

La Ligne du Douro en quatre stations

Une chronique de Daniela Fonseca



© Dario Silva, 2008

Le Douro n'est jamais passé par mon village, pour cela il y avait la rivière de mon village. Il ne passe même pas près d'aucun des villages de mon canton, pour cela il y a les rivières des villages de mon canton. Le fait est que la rivière de mon village et celles de mon canton coulent vers le Douro.

Donc, ma rivière est également le Douro, et coule également vers la mer. Quant au Douro, il ne se soumet à personne, au contraire, il est courageux, véloce, et c'est lui qui commande. Il n'a peur ni des obstacles ni des longs chemins. Il reste Douro jusqu'à la mer, il visite les lieux dont il a envie et ne tombe amoureux qu'à sa guise.

Même s'il ne passe pas devant mon village, il lui appartient quand même, et aux autres villages et aux autres lieux également. L'un de ces endroits est Lamego, la ville. Et c'est là que l'histoire de ce lieu croise celle de mon village, où le Douro n'est jamais allé.

Frère et sœur dans leur indifférence, amis pour d'autres raisons, mon village et la ville de Lamego n'ont jamais vu le Douro, ce qui, convenons en, est plutôt juste. Finalement, les uns ont le Douro, d'autres le Tage, d'autres le Varosa, d'autres le Balsemão, d'autres pas de fleuve, d'autres la mer, et d'autres ni fleuve ni mer. Ce qui n'est pas juste, c'est que, en absence de fleuve, on soit privé également de chemin-de-fer. Je ne le regrette pas pour mon village, par pur égoïsme, je trouve que c'est mieux ainsi. Mais Lamego, qui a même fait partie des plans ferroviaires initiaux, ça oui. De ce vieux projet est demeuré, pour la postérité, une voie sinueuse qui n'a jamais été terminée et quelques stations que personne n'a jamais visité. Ceux qui passeront par là, les verront toutes, seules et pathétiques. Ceux qui en reviendront, en connaîtront la légende.

Finalement, de nos jours, cela n'a pas été une mauvaise chose que la ville et le village soient demeurés sans station de chemin-de-fer : ils ont été préservés et réservés, comme des trésors précieux, du moins pour moi. La ville voisine, Régua, au contraire, se débat contre son développement urbain anarchique. "C'est le progrès...", dit-on. Mais je ne parlerais pas de ça ; ça c'est une autre histoire, une histoire qui doit être racontée autre part. Celle que je veux raconter a d'autres contours. Des contours esthétiques qui sont en rapport avec l'élégante broderie qu'est la "Ligne du Douro".

Les jours de soleil, ou de froid, par des matins joyeux, ou, tout simplement par un après-midi de solitude, c'est avec nostalgie que je me rappelle mes voyages par le "trajet ferroviaire du Douro".

Elle à toujours été une belle voie, aérée et chaleureuse, surtout, à l'heure des retrouvailles, peut être à cause des retrouvailles, ou peut être pas. Je dois même avouer que je n'ai jamais fait très bien la différence entre le train et le Douro, c'est la raison de ce début compliqué. Pour que ce soit bien clair, ils ont toujours été synonymes dans mon dictionnaire privé, sans forme ni matière ; et c'est pour ça que je n'ai jamais compris si j'aimais voyager en train à cause du Douro, ou si j'aimais le Douro à cause de son train.

Je leur dédie cet hommage simple, je les tutoie, les décrivant comme je les ai toujours vu : miens, de mon propre droit.

Je commence par toi, le train.

Je t'ai connu, mon vieil ami, à cause d'un fleuve du Nord qu'on appelle le Douro, je ne sais pas si parce qu'il est "D-U-R", si parce qu'il est "D'-O-R". Et bien, c'est de ce Douro dont je parle, de ce Douro si beau et contrariant, immortalisé par des poètes et écrivains, vénéré par l'Humanité, et principal responsable pour notre première rencontre. Tes lignes exquises, qui ont toujours rendu jaloux tant de monde, et la forme, comme elles se sont formées au long de vallées et de montagnes, ont toujours empêchées la création d'une route au parcours raisonnable (celle qui existe ne peut pas s'en réclamer) ; ainsi, tu est devenu le moyen de transport le plus logique pour voyager. Et ce n'est qu'à ce moment là que l'on nous a présentés : moi, Daniela, toi, le train.

Après tant d'années, je peux dire que je t'ai connu quand tu étais à ton avantage.

Au Printemps, tu cueillais des fleurs parfumées dans les jardins de tilleuls et les vergers d'oranges que tu trouvais sur ton chemin. Sournois, tu m'envoyais mille fragrances par la fenêtre, attendant une quelconque réaction de ma part. Je demeurais muette, par tant d'affection. C'est que, d'une certaine façon, l'époque des examens ne se passait pas toujours très bien, et le fait de savoir que tu m'attendais les bras ouverts, sans une récrimination, sans un reproche, valait bien un voyage de plus de trois heures. Tu te souviens des oiseaux ? Les pauvres, ils battaient de l'aile, épouvantés devant la hardiesse avec laquelle tu entrais en gare. "tchouc-tchouc-tchouc-tchou...." — criais-tu aux gens distraits.

A mesure que le temps se réchauffait, nos rencontres devenaient plus fréquentes, en été, et par ces journées de chaleur insupportable qui me collait le dos à la banquette en skaye marron et m'obligeai à attendre l'homme du charriot-bar avec les boissons fraîches, déjà tièdes. En ces journées bleues et longues, la dilatation des rails ralentissait ta marche. Avais-tu mal aux pieds ? Car le sol brûlait énormément, ou alors ce n'était que la fatigue, à cause des touristes et des vacanciers. C'est alors que je te voyais comme mon petit chat blanc, Vitinho, qui s'allongeait au soleil, feignant d'être mort, en attente de mille caresses en échange de cette petite stratégie, ou alors demandait permission à une patte pour bouger l'autre, avant de traverser voluptueusement la terrasse grise à la recherche d'une certaine soucoupe de lait chaud, bouillant déjà, à cause d'une certaine chaleur continentale. Il est vrai que la mollesse du Douro était plus grande que la tienne ou celle de mon petit chat Vitinho. Et le Douro s'endormait et toi, envieux, tu ralentissais. Si on oublie le dos collé à la banquette, je ne m'en souciais même pas. Je dormais, moi aussi avec la lumière incandescente du fleuve. Ça peut te paraître étrange, mais j'aimais voyager avec toi. C'est à dire, moi, mon baladeur et mon envie de rêver. Assis sur la banquette, les ceintures attachées et la bouteille d'eau à la main, nous partions vers d'autres lieux et vers d'autres histoires, bercés par ton tangage lent et traînant, "tchouc-tchouc-tchouc-tchou...."

L'automne est venu, et tu t'es un peu réveillé. Tu étais certainement au courant de l'activité qui se préparait. Cette fois, tu m'emmenais, rapide, à travers les vignobles, où des gens affairés, cueillaient les derniers ingrédients pour ce nectar divin, que l'on dit de Porto. Mais je n'entrerais pas en polémique.

"tchouc-tchouc-tchouc-tchou... en retard... tchouc-tchouc-tchouc-tchou.... en retard... "tchouc-tchouc-tchouc-tchou...." — tu marchais, tu courrais, tu sautais, tu tournoyais, comme si tu étais attendu pour la vengeance. Le brou-ha-ha te tournait la tête, des gens qui arrivent, des gens qui partent, des camionnettes ouvertes qui congestionnaient la route, des bus chargés de touristes en vacances, de personnes groupées, partout, des ritournelles sur les lèvres, des étudiants de retour pour aider à la cueillette. Ecco ! — tu me passeras l'italien, d'accord ? — a il ricordo di questo grande mare di coraggiosa gente c'è immenso — tu sais, d'une certaine façon, l'italien a tout à voir avec le roman.

Amore à part, la vérité c'est que tu n'a jamais été gêné par le mélange. Tels les gens qui t'ont vu naître, ou ceux qui sont nées pour toi, (on ne sait pas encore très bien, lequel des deux), tu ouvrais les portes de chez toi "aux passants" et tu offrais le mieux de ce que tu avais : des pommes, des poires, du raisin de toutes les saveurs, des pêches grandes et si tendres, et toute une quantité de variétés de nectars qui n'auraient pas venus à l'idée du divin cuisinier.

L'hiver est finalement arrivé, et, pour ton compte, un autre Douro. Un Douro qui avait autant de joli que de bouleversé. Pour éviter ce côté sombre, tu accordais ta marche au paysage. Tu voyageais pressé quand tu voyais les vignes, mais tu ralentissais à l'approche du fleuve, pour une marche feu-trée. "tchouc-tchouc-tchouc-tchou....", tu murmurais à l'oreille des plus excités. Ces "excités" comme



© Alberto Aroso, 2001

tu les appelais — c'était peut être moi, finalement, — s'habillaient de Kaki, à la même fréquence qu'ils entraient ou sortaient d'une quelconque caserne de ce pays. Ils parlaient sans cesse, les militaires. Ils restaient éveillés, joueurs et aucune jeune-fille ne leur échappait. Et, bien sur, tu entrais dans leur jeu. Si Eça de Queiroz me le permettait, le même Eça de Queiroz qui est tombé amoureux de Tormes, je dirais que tu avais cette tête de béat qui vient de manger le saint-sacrement, non pas dans son chef-d'oeuvre, "Les Maias", mais ici même, dans ce texte si commun. Et, à propos de littérature, on dit que tu as été le héros d'un complexe récit. Je ne me rappelle plus s'il y a eu un mort, mais je crois que tu as évité le pire. Tu as découvert, finalement, qui a osé te déranger ? Ne me dis pas que cette pierre est tombée toute seule sur la rame ? Tu as eu du courage, il n'y a pas de doute.

Mais, attends un peu...!

— Ne fais pas cette tête, Douro ! Tu as aussi du courage... Écoute, tu ne prends pas mal le tutoiement, n'est-ce pas ? — Tu sais, il y a tant d'années... — Pourquoi, n'est-tu pas allé à Lamego ? — si tu savais comme elle t'a attendu...!

Je te parle, Douro. Oui, à toi ! A propos, je t'ai dit que je t'ai connu grâce à un certain train ? C'est lui qui t'a fait connaître, exhibant toujours la meilleure partie de toi. Je me souviens, par exemple, des premières sensations de peur et d'adrénaline que ton parcours sinueux imposait. C'est vrai que ton amphithéâtre n'aidait pas. Au delà de l'imposant ouvrage humain des ponts métalliques, des tunnels sous les montagnes et de la vertigineuse proximité de la ligne avec l'abîme, tout ton lit était impressionnant, surtout à Caldas de Aregos. On m'a dit que tu te perdais par là ! Mais n'en parlons plus !

En période de chaleur, tu étais la lumière, Douro. Tu étais lumière ! Et, avec toute cette lumi-

nosité, tu attirais des personnes de toutes parts. Des touristes venaient de partout dans le Monde; oui, même des japonais. Retenant ton meilleur sourire, quelques uns te photographiaient, de loin, pour la postérité, les plus osés te remontaient dans des barques ou bateaux, croyant te dominer. Les fous!

Tu n'as jamais été soumis.

Au printemps, c'était une autre affaire. On ne pouvait pas te supporter. Tu prenais de la hauteur, tout simplement. Après avoir perdu leurs fleurs, les cerisiers se peignaient de petits points rouges et, encore une fois, on ne parlait que de toi c'était les cerises. Les autres fleurs, celles qui ne donnaient pas de fruit, te caressaient au long de la voie, honteuses à ton passage pompeux, tel un prince sur une route royale. Tu étais vraiment vaniteux, et, à mesure que les jours grandissaient, tu devenais toujours un peu plus, bohème, pour voir le coucher du soleil. D'une certaine façon, je n'aimais pas cette fierté.

Elle contrastait trop avec ma modestie naturelle et tu m'échappais, comme du sable fin entre mes doigts. Tu n'étais plus à moi, mais à tout le monde.

Mais, vu qu'aucun mal ne dure toujours, cette vanité finit en tendresse, pendant les jours plus froids. Tes bras quittaient le lit tout chaud et voulaient tout embrasser. Tout étais même un peu exotique, un mélange de fascination et de violence. Un peu perturbé, tu courrais vite, austère et circonspect, ne disant rien, épouvantant tout sur ton passage. J'avais peur de toi, je l'avoue. On dit, là bas, que tu es mauvais et destructeur. Je ne l'ai jamais cru ; malgré tout, j'avais ma propre opinion sur le sujet. Tu me fascinait et il n'y avait rien à faire. De surcroît, ton petit cœur, tic-tic-tic, serait incapable d'une telle tragédie. Le problème, c'est que personne ne comprenait ton humour noir, surtout les commerçants des quartiers riverains. Parce qu'ils avaient peur de toi, ils payaient des promesses et organisaient des fêtes en honneur de Notre Dame, comme le faisaient déjà les marins qui te sillonnaient en bateaux rabelos. Par le respect qu'ils te vouaient, ils se recommandaient à la protection de la divine mère, ce qu'atteste une petite image en pierre qui te regarde, encore aujourd'hui.

Mais, veux-tu savoir quand je t'ai le plus aimé, Douro ? Toujours en automne. Invariablement en automne. Non seulement parce que mon âme suivait la terrible nostalgie de la tienne, mais également parce que l'automne t'allait comme un gant. Il t'habillait de beaux habits, verts et jaunes, jaunes et rouges, marron et verts, te gratifiant encore de quelques rayons de soleil sur les pentes. Devant la fenêtre, tu maintenais ta majesté.

S'il n'y avait pas de soleil, les nuages t'embrassaient sur les joues, imposant une aura de mystère que je n'ai jamais percé. Quelqu'un t'avait habité autrefois. Par tes belles collines on pouvait entendre, au loin, le plus beau des ensembles d'histoires d'amour qui sont resté dans les mémoires de ce côté, rappelant le roman tourmenté entre la princesse mauresque, Ardínia, et D. Tedon, le preux chevalier chrétien pour qui elle a tout abandonné. D'autres histoires des temps anciens, certes;immortelles, il n'y a pas de doute. Encore sous l'influence de l'automne, et tout la haut sur les montagnes, la nature exhibait un autre phénomène qui m'a toujours intrigué : les maisons tordues et muettes, qui, comme des pièces d'un lego bougeaient chaque fois que je me déplaçais vers d'autres lieux. L'automne t'allait bien, il n'y a pas de doute.

Daniela Fonseca, voyageuse assidue de la Ligne du Douro, de 1995 à 2000